

***Les Proscrits* , une révolution du roman , un roman de la Révolution**

Abstract: We must notice the aesthetic primacy of the form : the revolutionary act, in Art as well as in literature manifest itself first through the form. *Les Proscrits* (1802) (*The Exiles*) constitutes with *René* and *Oberman* the true trinity of the first romantic movement. Nevertheless Nodier's novel has not managed yet to have its status of a generating and founding novel authenticated. To compare it to *Werther* or *Atala* is useless: Nodier's exile is a post-revolution character with no model, no literary paternity. Precarious and marginal character, he writes a personal diary, the novel. He is unable to fit into the society and he will disappear without trace. In his diary - which a country priest will take care of publishing - he voices the diagnosis of his pointlessness. Nodier refuses the cowardice of colluding with Bonapartism and dedicates to this defiance a novel, the first novel written like a diary.

Keywords: counter-revolution, novel, poetics, exile, romantic movement.

Résumé : Force est de constater le primat esthétique de la forme : l'acte révolutionnaire en art comme en littérature se manifeste d'abord dans la forme. *Les Proscrits* (1802) constitue avec *René* et *Oberman* la véritable trinité du premier romantisme. Pourtant le roman de Nodier n'a pas encore réussi à faire authentifier son statut de roman générateur et fondateur. Le comparer à *Werther* ou à *Atala* ne sert à rien : le proscrit de Nodier est un personnage post-révolutionnaire sans modèle, sans paternité littéraire. Personnage précaire et marginal, il rédige un journal intime, le roman. Il est incapable de s'intégrer dans la société et disparaîtra sans laisser de trace. Dans son journal, qu'un curé de campagne se chargera d'éditer, il émet le diagnostic de son inutilité. Nodier refuse la lâcheté de pactiser avec le bonapartisme et consacre à ce défi un roman, le premier conçu sous forme de journal intime.

Mots-clés : contre-révolution, roman, poétique, proscrit, romantisme.

« La réaction royaliste volût [sic] des victimes ; au lieu d'un temple à la clémence, on éleva de nouveaux échafauds et de nouvelles Bastilles. Les patriotes avaient frappé des tyrans. L'aristocratie suspendit le glaive qui avait tranché les jours de Robespierre sur la tête des patriotes¹ »

Pour Éric Bordas

Lorsque Nodier, alors âgé de 22 ans, publie en 1802 à Paris chez Lepetit et Gérard *Les Proscrits*, son œuvre comprend déjà cinq grands titres et quelques articles. Il est déjà connu, mais ce roman fait sa célébrité. Dans le Paris de Bonaparte, où dominent maintenant les chevaux et les uniformes, on se tourne – et c’est un fait nouveau – vers deux auteurs : Chateaubriand, qui a déjà 34 ans, et Nodier. Dès le début de l’été, un critique parle d’une « vague Nodier », d’après lui surtout explicable par l’intérêt du public féminin². On dit la même chose du *Génie du Christianisme*, dans lequel paraît *René*, en même temps que *Les Proscrits*. Cette œuvre de Nodier est lue ardemment tout au long du XIX^e siècle³, mais bizarrement, comme à toutes les premières œuvres de Nodier, la critique lui a accordé peu d’attention. Pour l’histoire de la littérature, le roman reste encore à découvrir ; jusqu’ici, il n’a été lu qu’en tant que successeur français de *Werther*, ou comme la suite d’*Atala* (1801)⁴. Le roman, paru deux ans avant *Oberman* de Senancour (1804), est un des témoignages les plus importants du premier romantisme en France, et, dans sa forme comme dans sa thématique, il est d’une hardiesse extraordinaire⁵.

J.-J. Lucet, un des critiques de la première heure, qui nomme ce livre un « ouvrage amphibie », qui lui reconnaît expressément de l’« originalité », parle d’une façon étonnamment précise des caractéristiques essentielles des *Proscrits* quand il écrit : « La vérité est qu’après avoir lu l’histoire des proscrits, on ne connaît, pour ainsi dire, rien de leur vie ; on ne sait d’où ils viennent, ce qu’ils veulent devenir, et encore moins ce que devient le héros principal. Ce petit ouvrage est une ébauche où on découvre des traits hardis qui fixent l’attention, piquent la curiosité sans la satisfaire ; tout y est décousu, ce sont des traits jetés au hasard, et qui forment un ensemble assez bizarre. On lit avec intérêt, mais il est difficile de caractériser ce qu’on lit⁶. » Ce jugement prévaut aujourd’hui encore : Nodier se refuse à représenter des contextes que l’on ne peut pas reconnaître. Consciemment, les biographies sont laissées inachevées, et Nodier ne présente les personnages que sous certains aspects.

À l’époque de la parution des *Proscrits*, les gens exilés sous la Révolution reviennent en masse en France. Mais le roman de Nodier ne les autorise pas à rentrer, il les laisse se perdre à l’étranger. Proscrit, son héros sans nom séjourne en Alsace où il vit dans un monde autrefois rural, où il trouve un ami, Lovely, un aliéné, et rencontre une femme mariée, Stella. Le roman finit sur sa mystérieuse disparition (a-t-il été arrêté ? S’est-il suicidé ? A-t-il été fusillé ?) Le roman contemporain évite de tels sujets, de même que, à peu d’exception près, on trouve peu de représentations des épisodes de la Révolution dans les romans

d'avant 1800⁷. La représentation est, comme on peut se l'imaginer, tout le contraire d'héroïque ou de pathétique, elle est sévère et froide⁸.

Le proscrit est le premier héros post-révolutionnaire du roman français dont la condition ait été déterminée par la Grande Révolution. Il est en exil politique, un expulsé craché par la Révolution. Il est dépassé et hors d'usage. Il est trop faible pour conclure un pacte avec des forces obscures, trop maladroit pour un travail constructif à l'édifice social. Il est hors d'état de fonder une communauté, la Révolution l'a chassé, et ainsi démasqué. L'histoire de cet homme qui dû fuir, qui était un privilégié comme René et à qui maintenant tout manque – famille, argent, nom –, illustre bien à quel point ce proscrit est inutile dans un monde nouveau. Le monde rural d'Alsace qu'il se réorganise esthétiquement est une antisociété qui assure à peine une survie misérable et qui lui démontre sans cesse qu'il n'y a plus pour lui ni vie, ni avenir, ni histoire. Il s'est refusé à la Révolution et s'est ainsi exclu lui-même de la participation à la vie.

À lui seul, ce petit résumé aurait dû arriver à préserver de l'inadmissible tentation de ne voir *Les Proscrits* que dans leur dépendance de *Werther* et d'*Atala*. *Les Proscrits* thématisent la Révolution française comme aucun autre roman de l'époque ne l'a fait, et caractérisent le statut d'un personnage de roman en vue de sa relation avec celle-ci⁹. Les essais de comparaison avec d'autres œuvres apparaissent complètement hors de propos face à une hardiesse formelle jusqu'ici non reconnue et non concédée. *Les Proscrits* sont un roman-journal, peut-être même le premier à se tenir de façon conséquente à cette forme. Sous la forme du journal intime, il ose révéler et dénoncer l'échec du moi. Avant Nodier, la forme littéraire du journal intime prévalait comme possibilité bénie pour le moi de s'affirmer face aux revers de fortune. Le journal donnait le cadre d'une description légitimement défigurée du moi dans un environnement étranger. C'était l'espace dans lequel le moi pouvait s'affirmer et se développer de façon triomphale et grisante. C'est là que le sacro-saint cercle privé subsistait, dans lequel le moi, comme dans un domaine sacré, triomphait de façon incontestée¹⁰.

Envers et contre toute puissante tradition littéraire de la confession et du journal intime, Nodier utilise celui-ci comme catapulte de tous les contenus dont il était considéré comme en étant le porteur. Si, avant lui, le journal intime était la forteresse, le refuge du moi, Nodier constate que le journal intime après 1789 n'offre plus à l'homme de possibilités de se retrouver, de se représenter et de trouver en lui un monde compensatoire. Le journal du proscrit, privé même de son nom, désigne la ruine inévitable d'un moi qui, avec la Révolution, est entré

dans une situation de crise historique insoluble. L'intimité créée par les auteurs de journaux intimes avant Nodier n'est – à l'exception de Werther – même pas nommée : leur défense contre les valeurs intériorisées de la bourgeoisie cultivée est passée sous silence, tant son sentiment de fragilité et de médiocrité est fort. Il ne désigne pas sa détresse comme une particularité bizarre du moi – comme c'est le cas chez Rousseau – mais comme balisant le chemin menant à la mort historique : il mène une vie de retraité en attente, et son épuisement physique, que le texte reconnaît ouvertement et brutalement, évoque le crépuscule biologique de sa race. C'est avec lui que se termine l'histoire d'un homme qui put de façon prophétique assurer sa pérennité en écrivant son journal intime. Le diariste, l'écrivain de ce journal, en tant que scribe et comptable des sentiments et des valeurs qui, avant la Révolution française, avaient trouvé dans le moi un refuge historique sûr, cet écrivain est devant la tombe de son propre développement. Le jeune sans-nom de Nodier n'était pas de taille à survivre à une Histoire qui annonçait la réalisation des valeurs du moi au service du bonheur de l'humanité. René, en revanche, est l'image même du jeune aristocrate au grand mode de vie, avec de merveilleux souvenirs soigneusement gardés, le héros sans peur et sans reproche qui a encore la possibilité de transfigurer sa perte. Oberman de Senancour est le penseur héroïque qui cherche dans le froid du néant l'autodestruction : héroïque lui aussi ce protagoniste d'une tragédie qui ne connaît qu'un personnage de fin des temps. Des trois grands héros de roman du premier romantisme en France, le proscrit de Nodier est celui qui souffre le plus profondément et le plus élémentairement, ne possédant rien d'autre que rêves inassouvis, pauvreté et faim. Il crie et pleure : son indigence est mise en évidence par les symptômes de décadence physique. Sa maladie mortelle ne supporte plus aucune palliation.

Ce proscrit est un nouvel auteur de roman. Cet homme en train d'être englouti ne pénètre pas dans des terres nouvelles, mais il en voit une. Sa nouvelle écriture romanesque ne connaît pas de sujet, pas d'action, pas de psychologie. Il renie tout ce qui caractérise les données sociales du roman du XVIII^e siècle, il va même jusqu'à rejeter des interprétations psychologiques possibles, leur reprochant d'être d'insuffisantes descriptions de l'homme. L'homme des romans d'avant 1789, dont on avait, dans un deuxième acte de naissance authentique, certifié l'aptitude à s'enraciner de façon positive dans le contexte politique et social, celui-ci était historiquement bien loin des expériences que le jeune proscrit décrit quand il se plaint de son manque absolu de contacts et de possibilités d'activités sociales. C'est dans un fou qu'il re-

connaît son alter ego, et la seule femme qu'il rencontre est une sylphide, mortelle et éphémère comme lui et leur société, tous deux sont de belles âmes devenues inutiles. Leur union n'est possible qu'au sein du rêve fou des amants : « Alors, le souffle violent des orages nous enlevait, ainsi réunis, dans les airs ; nous poussait, frissonans, sur des mers glacées ; nous tenait suspendus sur le cratère bouillonnant des volcans, au milieu d'une lave brûlante, et nous précipitait de tempête en tempête dans les profondeurs de l'abîme¹¹. »

Quand il disparaît, le proscrit laisse une seule trace fiable et interprétable, c'est son journal, publié par un prêtre¹². Il refuse un pacte véreux. Dans un monde de coupe bonapartiste, dont les peintres tels que Jean-Antoine Gros et Anne-Louis Girodet transforment l'idéologie de façon esthétique en d'athlétiques surhommes, le proscrit de Nodier est devenu l'image même du résistant secret. Le contexte de l'année 1802 le décrit comme non utilisable pour la politique du consul.

En février 1802, Nodier publie anonymement le poème *La Napoléone* :

« Il vient, cet étranger perfide,
S'asseoir insolemment au-dessus de nos lois :
Lâche héritier du parricide,
Il dispute au bourreau la dépouille des rois.
Sicophante vomi des murs d'Alexandrie,
Pour l'opprobre de la patrie
Et pour le deuil de l'univers ;
Nos vaisseaux et nos ports accueillent le transfuge :
De la France abusée il reçoit un refuge,
Et la France en reçoit des fers¹³ ! »

L'auteur se dénonce lui-même¹⁴, quand sont arrêtés des hors de cause, et passe quatre semaines en prison. En 1814, il écrit à propos de *La Napoléone* qu'elle est « la première atteinte portée par un homme de lettres à Buonaparte, tout puissant, dans le moment où la France, épuisée par les convulsions politiques, tombait toute entière dans ses fers¹⁵... » Bien que d'autre nature, c'est aussi un attentat qu'il a commis en écrivant *Les Proscrits*.

Notes

1. Nodier. Inédit. Bibl. de l'Arsenal, Paris. Recueil de divers ouvrages de littérature. Ms. 13.014, Feuillet 36.
2. Ainsi, un critique anonyme écrit en 1802 : « ... nous aimons à répéter que ce roman n'est point indigne des suffrages qu'il a obtenu de la plupart des lecteurs, et surtout des femmes. Nous en connaissons qui l'ont goûté jusqu'à l'enthousiasme ; et, dans ce jugement, nous ne trouvons rien à redire que l'enthousiasme. » (*Le Publiciste*, 28 Floréal an

X /18 Mai 1802, p. 3).

3. À l'édition de l'année 1802 ont succédé des rééditions en 1820 et 1843. A partir de 1850 jusqu'en 1911, le roman sera réédité de façon permanente par Charpentier dans le volume collectif *Nouvelles suivies des fantaisies du dériseur sensé*. Nodier n'a pas inséré le roman dans ses *Œuvres complètes*.
4. Le caractère inadéquat d'une simple « description des sources » résulte du fait que le roman adapte même les exemples reconnaissables de telle sorte que, pour la recherche, la nouveauté devrait avoir priorité. L'analyse des sources littéraires telle que J. Schulze la pratique obscurcit le regard quant à la compréhension de la particularité des *Proscrits* : cf. *Enttäuschung und Wahnwelt. Studien zu Charles Nodiers Erzählungen*, Munich, Fink, 1968, p. 16-34.
5. Cf. mon étude : « Leurs pleurs tombent dans la poussière. Les ouvrages de jeunesse de Nodier », in : *Charles Nodier. Colloque du deuxième centenaire*, Besançon/Paris, Annales littéraires/Les Belles-Lettres, 1981, p. 17-22.
6. J.J. Lucet, « Les Proscrits, par Charles Nodier », in : *La Clef du Cabinet* [des souverains] 1958, 20 Prairial an X/9 Juin 1802, p. 8.
7. Un des premier critiques du livre, signant avec les initiales P.N., fait prudemment remarquer le choix osé du sujet, quand il écrit : « Les Proscrits : ce mot contriste la pensée ; il reporte le souvenir vers ces temps où la terreur et la mort planoient sur la France, où chaque citoyen, tremblant pour soi, pleuroit tous les jours un parent, un ami, une amante frappés par les bourreaux ; il rouvre dans l'âme des blessures qui saignent encore ; mais tel est le cœur humain, que la raison, qui sembleroit devoir faire rejeter un livre où l'on est sûr de retrouver des douleurs récentes, est précisément celle qui excite la curiosité en sa faveur. » (*L'Observateur des Spectacles*, 27 floréal an X/17 mai 1802, p. 3).
8. En 1802, le critique anonyme du *Publiciste* confronte, non sans raison, les tableaux de David au roman et compare le jeune auteur avec le peintre de miniatures Jean-Baptiste Isabey (1765-1855). Cf. art.cit., note 2.
9. Il s'agit ici d'inscrire dans le carnet de devoirs de l'historien de la littérature ce que Nodier, en 1831, fixe explicitement par écrit : « Si la révolution est un état exceptionnel dans les formes de la société, la littérature qui s'est développée avec elle sera un état exceptionnel dans les formes de l'esprit humain. Emportée par le torrent qui l'apporta, elle ne laissera point de vestiges. C'est l'opinion générale, et le nom seul de la littérature révolutionnaire paroît impliquer un horrible contre-sens aux yeux des entrepreneurs brevetés de la critique ; mais, de cette prétendue exception, il est sortie une forme nouvelle de société, et par conséquent, si je ne me trompe, une forme nouvelle de littérature. [...] La révolution est donc le commencement d'une double ère littéraire et sociale qu'il faut absolument reconnaître, en dépit de toutes les préventions de parti. On s' imagine ordinairement qu'elle ne peut rappeler que du sang, et qu'on a tout dit quand on a épuisé la liste de ses excès et de ses proscriptions. C'est l'erreur de l'irréflexion ou l'exagération de l'antipathie. » (Nodier : *Œuvres complètes*, Paris, 1832-1837/Genève, Renduel/Slatkine, 1968, Vol. 7, p. 228-229).
10. R.-R. Wuthenow fait un inventaire remarquable et une analyse de la « littérature à la première personne » : « Autobiographie und Memoiren, Tagebücher, Reiseberichte », in : *Deutsche Literatur. Eine Sozialgeschichte*, éd. H.A. Glaser, Reinbek 1980, Vol. 4, 148-169.
11. Nodier : *Les Proscrits*, Paris, 1802, p. 108.
12. La France officielle n'était pas préparée à ceci. En vue du recrutement, la politique bonapartiste devait se prononcer contre des solutions dans le genre de celle de Nodier. Une vaste littérature s'est consacrée à la lutte idéologique contre les envies de suicide de toutes sortes. En 1802, Marie-Nicolas-Silvestre Guillon publia une œuvre de 392 pages sur le sujet : *Entretiens sur le suicide, ou courage philosophique opposé au courage*

religieux ; et réfutations des principes de J.-J. Rousseau, de Montesquieu, de Mme de Staël, etc., en faveur du suicide. Il y parle de la « frénésie devenue bien à la mode » (6) : « ... le suicide n'est ... qu'un acte de frénésie, une criminelle infraction de toutes les lois divines et humaines » (10). Un critique du *Journal des Débats* prend tout de suite parti pour l'auteur – au nom de la patrie menacée ! (25 ventôse an XI/16 mars 1803, p. 2).

13. *L'Ambigu*, octobre 1802, VII, 168.

14. Cf. Nodier : *Correspondance de jeunesse*, 2 vol., éd. J.-R. Dahan, Genève, Droz, I, p. 208.

15. Charles Nodier : *Le [sic] Napoléone*, s.l.n.d., Bibliothèque de Besançon, 255726, IV.